

UNE SOIRÉE

ANNY DUPEREY

UNE SOIRÉE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN : 2-02-062853-8

ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ww.seuil.com

*À mes enfants.
Pour qu'ils choisissent leur vie
Aillent leur chemin en gardant d'un cœur fidèle
Leurs plus beaux rêves.*

I

- Ce sera une belle soirée !
- Samedi ?
- Samedi, oui. Vous êtes libres, j’espère ?
- Oui, je pense...

La sonnerie du téléphone avait surpris Florence au moment où elle allait sortir, sa serviette de médecin à la main. La porte de l’appartement était déjà ouverte, elle allait en passer le seuil, elle était en retard pour sa première consultation. Un petit râle d’impatience lui avait échappé, mais elle n’avait pu s’empêcher de revenir sur ses pas pour décrocher le téléphone, posé sur une console dans l’entrée. Elle était ainsi, trop scrupuleuse. On l’appelait, elle répondait, même si elle n’avait pas le temps.

– ... À moins que Denis n’ait prévu quelque chose pour le week-end, je n’ai pas son planning.

– Je le lui demanderai tout à l’heure. Je dois passer à la clinique. Denis y sera, je sais qu’il a un lifting en début d’après-midi. Je le choperai avant qu’il ne rentre en salle d’opération, ne t’inquiète pas.

Florence n’était pas inquiète. Elle savait Estelle capable de remuer ciel et terre pour organiser une de ses soirées. La preuve, elle connaissait l’agenda de son mari mieux qu’elle !

Denis, chirurgien expert en chirurgie réparatrice, en

complément de son austère travail dans un hôpital public, officiait deux à trois jours par semaine dans cette clinique privée, spécialisée dans la chirurgie esthétique, dont Pierre, le mari d'Estelle, était le patron. Lui et Estelle connaissaient un nombre incroyable de personnalités dans les domaines scientifiques, financiers et artistiques. Le couple recevait beaucoup, et fastueusement. Florence se demandait comment on pouvait travailler et trouver le temps d'entretenir des rapports, même mondains, avec autant de gens. Mais il était vrai qu'Estelle, devenue psychothérapeute à la suite d'une thérapie personnelle, avait un emploi du temps beaucoup moins rempli que celui de son mari, occupé du matin au soir à diriger sa clinique. Entre ses rares patients, elle avait le loisir d'organiser ses soirées dans leur belle maison de Saint-Cloud.

Florence n'aimait guère ces gros pâtés bourgeois à perrons, colonnades et tourelles, posés au milieu d'un jardin rempli de conifères, mais il fallait avouer que l'endroit était agréable, surtout en ce début d'été, et qu'Estelle connaissait de fort bons traiteurs.

Celle-ci commençait à énumérer la liste des invités et Florence tentait de l'interrompre, agacée de se laisser retarder par une conversation aussi futile. Sa journée de pédiatre aurait dû déjà démarrer. Trois consultations matinales, les visites à domicile, un passage à l'hôpital où elle suivait deux enfants en soins, puis retour à son cabinet pour toute la fin de l'après-midi. Pas de raison de perdre du temps à écouter les noms des gens qui seraient présents à cette soirée et que, pour la plupart, elle ne connaissait pas.

– Écoute, Estelle, je suis en retard, je dois...

– Non, attends! J'ai une nouvelle importante pour toi!

Florence soupira nerveusement, piaffant sur le tapis, l'écouteur à l'oreille, l'imperméable sur le dos, son cartable

à la main... La prochaine fois, elle ne décrocherait pas ce putain de téléphone! Et l'autre, au bout du fil, qui laissait planer un silence censément plein de suspense, avant de lâcher :

– ROMAIN SERA LÀ!

– Quel Romain ?

– Romain, voyons. TON Romain ! Il est de retour.

– Comment ?

Estelle eut un petit rire aigu, contente de son effet.

– Il est revenu d'Asie, il y a quelques jours. Il est en transit, je crois. J'ai cru comprendre qu'il se lançait dans un nouveau projet, sur un autre continent...

En l'écoutant, Florence avait doucement fléchi les genoux pour s'asseoir sur le siège à côté de la console. Sa serviette, qui pendait toujours au bout de son bras, reposait au sol à présent. Il serait exagéré de dire que la nouvelle lui coupait les jambes, non, c'était une sorte de mollesse qui la prenait. Un bond de dix-huit ans en arrière, un fantôme de jeunesse, ça secoue un peu... Estelle continuait de pépier au bout de la ligne.

– ... Enfin, je ne sais pas trop de quoi il s'agit, car c'est surtout de toi qu'il m'a parlé.

– De moi ?

– C'est ça, fais l'innocente ! Il n'osait pas te joindre directement, alors j'ai pensé qu'au cours de ma soirée...

Romain voulait la voir ? Quelle chose étrange, après dix-huit ans d'absence. Et de silence. Elle l'avait croisé depuis, tout à fait par hasard, pendant l'un de ses passages à Paris, il y avait onze ans de cela. Un petit choc dans la poitrine, le cœur qui cognait et ce feu aux joues qui lui était venu... Elle s'était alors agacée de ce trouble. Elle qui croyait son cœur tout à fait calmé !

Elle avait eu des nouvelles, de loin en loin, par des personnes qui étaient en contact avec lui. Elle savait que

Romain avait monté des laboratoires de recherche au Laos et en Indonésie, formé des équipes médicales. Son travail était considérable, il était respecté.

Après son départ de France, elle avait reçu quelques lettres de lui. Elle les avait montrées à Denis, d'ailleurs. Des lettres d'une neutralité un peu distante, les lettres d'un homme qui est parti pour ne plus revenir. Et puis, plus rien... Florence et Denis parlaient rarement de lui, le sujet était toujours sensible. Ils avaient appris, il y a quelques années de cela, que Romain avait deux enfants d'une femme de là-bas.

– Je pense qu'il faut que je te laisse... Tu étais pressée, me semble-t-il ?

Estelle se moquait. Rappelée à la réalité de sa journée à venir, Florence se leva soudainement.

– Oui, oui, je...

– Alors, à samedi ! J'en parle à Denis. Enfin, de la soirée, je veux dire... Fais-toi belle !

Ce dernier mot exaspéra brusquement Florence. Estelle était une femme charmante, intelligente sans doute, mais cette manière de se tortiller et de faire des mines en face de n'importe quel homme était puérite. Une vraie manie. Le genre de femme à mettre des talons hauts et une jupe serrée, même pour se rendre chez son crémier. Alors, si elle devait rencontrer un ancien amour, que ferait-elle ?

En claquant la porte de son appartement, Florence se disait que si, d'aventure, elle avait eu un problème psychologique, ce ne serait certainement pas chez Estelle qu'elle songerait à se faire soigner. Pour elle, un psychologue se devait d'être rassurant, posé, une sorte de sage. Or, ce simple mot, « sage », devenait cocasse si on voulait l'attribuer à cette virevoltante coquette mondaine. Pourtant, en dévalant l'escalier, Florence reconnaissait à Estelle un don extraordinaire pour susciter les confidences.

Quelques questions posées légèrement, un mot d'encouragement, une qualité d'écoute discrètement chaleureuse, et l'on se retrouvait, surpris soi-même, à raconter souvenirs, problèmes et états d'âme. Ainsi, Estelle savait tout de la vie de Florence, tout ! Et, en premier lieu, sa grande histoire, celle de Romain et de Denis, les deux hommes de sa vie...

Quelques rues séparaient l'appartement du cabinet de consultation de Florence. Un trajet à pied d'un petit quart d'heure, en se pressant. Pas la peine d'attendre l'autobus qui la déposerait non loin de sa porte. Elle marchait vite, silhouette élégante un peu sévère dans sa minceur et son maintien très droit. Son beau visage triangulaire, aux pommettes hautes, encadré de courts cheveux bruns, semblait soucieux. Elle fixait machinalement le trottoir devant elle, le regard absent, et une petite ride au milieu de son front trahissait des pensées agitées. Quelques mots, « Romain sera là », et tant de choses lui revenaient en mémoire ! Des gestes tendres, une bribe de conversation, une petite scène, les complicités, la souffrance, aussi, et son déchirement à elle. Tout se bousculait dans sa tête. Il était si loin, ce passé, ce temps révolu, et si près pourtant...

C'est peu après ses dix-huit ans qu'elle avait rencontré, ensemble, les deux hommes de sa vie : Romain et Denis. Ils se connaissaient depuis le lycée. Ils étaient très amis.

Pour Florence, qui s'était débarrassé du bac comme d'une ennuyeuse formalité, l'entrée en faculté de médecine était la concrétisation d'un rêve datant de ses quatorze ans. Une vraie vocation : elle serait médecin – et médecin pour les enfants, elle l'avait su tout de suite. Mon Dieu, comme ce nom, « terminale », convenait bien à cette dernière année d'études générales ! Elle ressentit ce passage

d'une manière aiguë, libératoire et grisante. Elle laissait derrière elle l'enfance, l'adolescence qui lui avait paru si longue avec son rêve en tête. Enfin, c'en était fini des attermoissements, elle entra en médecine, elle se consacrait à son but, la vraie vie commençait !

La jeune fille plutôt réservée qu'elle était auparavant se transforma en quelques mois. Elle coupa ses cheveux, qu'elle portait longs jusque-là, jeta ses vieilles jupes plissées, ses posters de gamine, repeignit sa chambre – elle vivait toujours chez ses parents – changea la disposition des meubles, découvrit les jeans, les bars étudiants le soir, les sorties et les séances de « planche » en commun. Tout s'ouvrait devant elle, elle était radieuse.

Transfigurée par ce sentiment de libération, elle plaisait beaucoup. Un an auparavant, elle avait perdu sa virginité, à l'issue d'une boum, d'une manière un peu déprimante. Ce n'était donc que cela, cette chose dont on faisait tout un plat ? Elle découvrit, quelques mois plus tard, que l'amour physique pouvait être gai, et en ce début d'année de faculté, elle eut deux ou trois aventures, saines et désinvoltes.

C'est peu après Noël, sortant d'un café où elle allait rarement, qu'elle fut joyeusement apostrophée par deux jeunes hommes attablés non loin de la porte. Sur le point de pousser celle-ci pour sortir, Florence avait entendu : « Ah ! Vous tombez bien ! » Se retournant, surprise, elle avait constaté que l'exclamation s'adressait à elle. « Oui, vous ! Nous ne sommes pas d'accord et nous voulons votre avis. »

Aussi dissemblables que possible, les deux compères la regardaient en souriant – l'un, blond, aux traits fins et racés, un corps que l'on devinait élancé, presque trop mince, avec une attitude nonchalante sur sa chaise, et l'autre, brun, plutôt trapu, l'œil aussi noir que les cheveux

longs tirés en catogan sur la nuque, le corps porté vers l'avant, planté comme un paysan sur son siège – mais leurs visages ouverts et intelligents affichaient le même sourire franc.

Florence s'était arrêtée, amusée d'être interpellée ainsi, rétorquant qu'ils parviendraient bien à s'entendre sans elle.

Le jeune homme blond avait quitté alors son attitude réservée pour préciser avec conviction : « C'est un sujet qui nous importe et il nous faut absolument un point de vue féminin, sinon nous n'en sortirons pas. » Et le brun avait ajouté avec force : « Nous avons besoin d'une femme, et c'est vous. »

Aucun des trois ne pouvait se douter que cette petite phrase, lancée légèrement, presque une boutade, prendrait plus tard un sens aussi grave, définirait leur histoire aussi profondément. Une histoire de vingt ans... L'histoire de toute une vie ?

Deux heures plus tard, ce jour-là, Florence était toujours assise dans ce café face aux deux hommes. Sur le point de se quitter, l'un ou l'autre émettait une nouvelle idée et c'était reparti pour une discussion acharnée. Eux aussi étaient étudiants en médecine, mais en troisième année. Ils préféraient ce bistrot plus calme, un peu éloigné de la faculté. Florence y venait rarement, c'était pour ça sans doute qu'ils ne s'étaient pas rencontrés plus tôt.

Entre deux échanges d'idées, les garçons contemplaient Florence, quelque chose de rêveur, de vaguement étonné dans le regard. Un petit temps suspendu planait sur le trio. Parfois, une bulle de gravité soudaine, alors qu'il considérait la jeune femme, empêchait l'un des deux hommes de reprendre la discussion. Il restait absent un instant.

Florence se laissait regarder. Elle ne considérait pas que ses interventions étaient à la mesure de l'intérêt qu'elles

semblaient susciter, mais, après tout, elle était peut-être plus intelligente qu'elle ne le croyait? Pour sa part, elle trouvait ses nouveaux amis brillants, rapides, à la fois malins et sincères, et surtout infiniment sympathiques.

Ils se séparèrent à regret. Cette rencontre enchantait les uns et les autres. Ils convinrent d'un rendez-vous hebdomadaire, à la même heure, au même café. Les garçons s'en furent ensemble d'un côté, Florence de l'autre, et ils échangèrent un joyeux signe de la main avant de se perdre de vue.

Tout au long de la semaine, Florence se surprit à penser aux deux hommes. Comment auraient-ils réagi à ceci, qu'auraient-ils pensé de cela? Ils étaient si différents des autres... En quoi, elle n'aurait su le dire, mais c'était une impression forte. En tout cas, ni l'un ni l'autre ne lui avait fait la cour, et c'était bien reposant! La deuxième rencontre les mena jusqu'à deux heures du matin. Il fallut changer de café à minuit, celui-là fermait. Ils rirent beaucoup, en cette fin de soirée. Peut-être parce que Florence les avait accusés d'être « furieusement intellectuels ». Ils lui prouvaient qu'ils pouvaient aussi être drôles.

Ils se dirent qu'une rencontre par semaine ne suffisait pas, il leur fallait au moins deux soirées hebdomadaires. Puis, bientôt trois... Quelques semaines après, le trio ne se quittait quasiment plus. Galvanisée par la paire d'amis, Florence commençait ses études plus que brillamment. Elle avait toutes les forces, tous les courages pour travailler, avec de telles soirées, de si bons et riches moments avec eux.

Il faut dire que leurs convictions, leur philosophie de la vie, avaient tout pour plaire à une jeune femme. Ils se disaient féministes, véritablement, profondément révoltés que les hommes aient maintenu si longtemps la moitié de l'humanité sous leur joug. Toutes les tares, toutes les

difficultés du monde découlaient de ce pouvoir masculin maladif, de la non-reconnaissance de ce que peut apporter l'autre, de la négation de l'égalité des sexes. Les sociétés qui refusaient encore à la femme sa place légitime pouvaient être qualifiées d'archaïques. Une nouvelle civilisation, un nouvel équilibre étaient en train de naître, avec un partage des rôles équitable, une ère nouvelle. Cette mutation profonde et nécessaire, sans précédent depuis des millénaires, c'était à eux, à leur génération, de la mener à bien. Les hommes devaient apprendre à écouter les femmes, à renoncer à cet esprit de domination qui était soi-disant leur lot naturel jusqu'à présent. Non seulement les rapports sociaux, mais les rapports privés allaient s'en trouver changés – devaient s'en trouver changés ! Les sentiments de possession, d'excessive jalousie seraient mis au rancart... En entendant ce credo, en les voyant si sincères, quelle femme n'eût pas été séduite ?

Elle le fut.

Intellectuellement et amicalement, d'abord.

Puis elle s'avoua qu'elle aimait ces hommes. Les deux. Il y avait de quoi troubler un jeune esprit porté vers la simplicité...

Les deux hommes, quant à eux, reconnurent leur sentiment amoureux envers Florence un peu plus tard, peut-être en percevant un subtil changement d'attitude chez elle. Le trouble fut grand, là aussi, pour chacun, avant que la chose, l'effarante situation ne soit devinée, reconnue, puis, enfin, dite.

S'il n'est souvent pas facile de démarrer une vie amoureuse à deux, à trois, c'est horriblement compliqué. Ils le découvrirent au fil des semaines qui suivirent. Si Florence était bouleversée, surprise et un peu honteuse de ce double sentiment amoureux – elle les aimait « en parallèle » avec une égale intensité – il faut dire que la partie la plus délicate

à assumer revenait aux garçons. Ils avaient prôné la non-possession de l'autre, déclaré la jalousie obsolète, soit, c'était très joli, mais leurs principes se trouvaient mis à rude épreuve !

De plus, il n'était ni dissimulation, ni mensonge, ni déroboade possible devant la réalité de la situation. Ils se connaissaient si bien... D'ordinaire, les gens se rencontrent, se plaisent, découvrent ensuite leurs caractères et tentent tant bien que mal de s'entendre. Eux, ils avaient d'abord été amis. Les deux hommes étaient comme des frères. Encouragée par leur ouverture d'esprit, Florence leur avait tout dit d'elle. Chacun des trois s'était livré de la manière la plus intime. Et voilà que l'amour s'en était mêlé... Ils avaient tout fait à l'envers.

Après les premières semaines de désarroi, ils prirent la situation à bras-le-corps. Leur aventure était difficile à vivre, soit, mais aussi exceptionnelle, à la mesure de leurs exigences morales. Il y avait là un magnifique défi à relever. La désuète image du couple traditionnel allait en prendre un coup ! Ils prouveraient au monde qu'en matière de vie amoureuse tout était à inventer – le plus incertain étant de se le prouver à soi-même... Mais ils s'y employèrent bravement.

Ils se baladèrent dans le Quartier latin, les deux garçons tenant chacun une main de la jeune femme, lui prenant tour à tour les épaules ou la taille. Ces innocentes bravades, l'impression de défier l'ordre établi, les aidaient à supporter leur secrète souffrance d'avoir à partager Florence. Un soir, ils allèrent romantiquement revoir *Jules et Jim* ensemble dans un petit cinéma d'art et d'essai. À la sortie, ils dessinèrent sur le visage de Florence, à l'aide d'un bouchon brûlé avec un briquet, l'ombre des moustaches que portait Jeanne Moreau dans une scène du film. Romain et Denis déclarèrent que cela lui allait aussi bien.

Ils burent la bouteille de rosé privée de son bouchon et une étrange mélancolie s'empara d'eux. Après un grand silence, chacun plongé dans ses pensées, l'un des hommes dit que, finalement, ce film était triste... Le silence retomba et Florence essuya discrètement ses moustaches avec un coin de son mouchoir.

Un autre soir, enfin, ils s'armèrent de courage et tentèrent l'amour à trois. L'expérience eut lieu chez Denis, qui tenait de ses parents un studio assez spacieux, avec un grand lit confortable.

Ce fut une catastrophe.

Il y eut d'abord une sorte de cafouillage général qui tenait lieu de préliminaires. Ne sachant plus très bien, dans la pénombre artistiquement créée pour la circonstance, qui touchait qui, Denis embrassa par mégarde, et passionnément, l'épaule de Romain. Sur le point de passer à l'acte – ou du moins de tenter de le faire – celui-ci, révolté par la présence d'un autre homme à côté de Florence, s'enfuit sur le balcon et resta là, grelottant à demi nu, à se débrouiller tant bien que mal pour juguler son mâle instinct de possession. Florence, traumatisée par la dérobaude de Romain, se tortillait entre les bras de Denis en bredouillant : « Je suis désolée, pardon, je suis désolée... » Il ne pouvait plus la toucher, une simple caresse lui faisait mal. Quittant le lit à son tour, il s'en fut s'enfermer dans la salle de bains, traînant un oreiller après lui. Demeurée seule au milieu des draps en bataille, séparée de ses deux hommes par deux murs, derrière lesquels ils restèrent obstinément planqués jusqu'au matin, elle passa le reste de la nuit à sangloter, recroquevillée, la tête dans les genoux.

Après ce fiasco, l'on décida, la mort dans l'âme, de prendre quelque distance. Ils ne se verraient plus pendant un moment, l'éloignement calmerait peut-être les esprits.

Ils étaient victimes d'une sorte de phénomène inflammatoire qu'on devait laisser reposer. En prenant cette résolution, les deux hommes avaient l'espoir qu'une préférence naturelle pour l'un d'eux naîtrait chez Florence – chacun souhaitant secrètement, bien sûr, être l'élu...

Au bout d'une semaine, n'y tenant plus, Florence fondit dans les bras de Romain. Ce fut un grand bonheur. Jamais elle n'avait éprouvé autant de plaisir dans l'amour.

Trois jours après, elle se jeta dans ceux de Denis, il lui manquait trop. Ce fut une égale révélation : elle était tout aussi heureuse dans les bras de cet homme-là, d'une sensualité plus douce et, en quelque sorte, complémentaire de la fougue de Romain.

Déchirée, elle vit les deux hommes s'assombrir, leur amitié mise à mal. Pourtant, aucun mot acerbe ne fut échangé. Ils essayaient de part et d'autre d'être tolérants, patients, magnanimes... C'était dur. Les silences se faisaient pesants, les échanges d'idées, qui les passionnaient tant auparavant, rares et laborieux.

Florence se sentait terriblement coupable. Mais elle aimait ces deux-là, elle les aimait autant l'un que l'autre. Que faire ? Quitter l'un eût été un sacrifice mortel pour l'amour envers l'autre. Elle en eût trop souffert. Et auquel renoncer ? Phèdre, brûlant d'une passion unique, lui paraissait un personnage bien simple ! Ni Racine, ni aucun auteur au monde, ne semblait avoir traité son cas – était-il si rare ? Vivant une sorte de tragédie inconnue, sans aucune référence, aucun exemple auquel elle eût pu se référer pour comprendre ce qui lui arrivait, elle maigrissait, devenait nerveuse et faillit louper sa fin d'année d'études. Elle la sauva de justesse au prix d'un terrible effort de concentration.

Les deux hommes lui trouvaient une mine épouvantable, il lui fallait des vacances. Ils passèrent une soirée

